

DE DRUMONT À CÉLINE

# L'ANTISÉMITISME, UN GENRE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

**L**e confort intellectuel commande de considérer Céline comme un extrémiste délirant et, au besoin, de distinguer son œuvre littéraire de ses fameux pamphlets. Mais Céline n'a jamais fait autre chose que de porter jusqu'à l'incandescence les matériaux utilisés avant lui dans la littérature française.

Car l'antisémitisme fut, en France, un critère de distinction, marquant l'adhésion à une élite gardienne d'une identité française enracinée dans le sol. Il n'émerge pas en réaction à des événements réels, et n'attend pas de dénicher un supposé traître à la patrie. Car Edouard Drumont précède de près de dix ans la « découverte » du bordereau qui servira à accuser un officier juif de trahison. Il présente en 1885 le manuscrit de *la France juive* à Alphonse Daudet, qui le relit et le corrige. Mieux encore, pour vaincre les réticences des éditeurs, l'auteur des *Lettres de mon moulin* avance des fonds à son jeune protégé. *La France juive* paraît à compte d'auteur chez Flammarion en 1886, quand Alfred Dreyfus n'est qu'un jeune officier d'artillerie tout frais sorti de Polytechnique. Non seulement l'antisémitisme de Drumont ne naît pas du soupçon de culpabilité, mais il lance une idéologie nouvelle associant le nationalisme et la haine du juif. Alphonse Daudet n'a pas investi à fonds perdus, *la France juive* se vend à 60 000 exemplaires immédiatement après sa parution. Le succès s'amplifie par la suite, conforté par les critiques et les procès. Drumont fournit une explication au pays marqué par la défaite de 1870, en attribuant son abaissement à la cupidité des juifs, pillant sans vergogne la nation. Le juif pèse « sur l'ouvrier révolutionnaire et le conservateur chrétien ». Le premier ne reconnaît pas son véritable exploitateur, la banque juive, le véritable capitaliste caché

La polémique soulevée par la publication des pamphlets de Céline a conduit Gallimard à reporter le projet. **La violence de l'antisémitisme célinien porte la marque d'une époque**, celle de la réalisation des fantasmes exterminateurs, exprimés par la littérature depuis l'époque de l'affaire Dreyfus. **PAR GUY KONOPNICKI**

derrière les patrons : le second se voit dépouillé de ses traditions, tant par les lois laïques que par les mœurs façonnées par le commerce au profit des juifs. Fort de son succès, Edouard Drumont lance, en 1892, *la Libre Parole*, journal quotidien, qui profite aussitôt du scandale de Panama pour dénoncer la finance juive. En novembre 1894, le capitaine Alfred Dreyfus est accusé de trahison et d'espionnage au profit de l'Allemagne. En une de *la Libre Parole*, un dessin flatteur représente Drumont qui s'écrie : « Cela fait huit ans que je vous le dis. » Le pamphlet et le journal précèdent les juges militaires, et il n'est pas interdit de penser que Drumont a contribué à la formation des préjugés qui fondent l'accusation. Et Drumont n'est pas un enragé isolé, un populiste maudit. L'ami intime de son mécène Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, exprime dans son journal un antisémitisme viscéral. « Avez-vous remarqué qu'un vieux juif n'est jamais beau ? » L'explication en est, évidemment, que toute une vie de cupidité et de trahison altère jusqu'à ses traits. Edmond de Goncourt porte, comme Drumont, le passage à l'antisémitisme racial. L'Église catholique pratiquait depuis des siècles ce que Jules Isaac nommera l'enseignement du mépris. Le peuple juif n'avait pas reconnu le Christ sauveur, il était responsable de son supplice, collectivement >

**ÉDOUARD DRUMONT**, journaliste et fondateur en 1892 du quotidien antisémite *la Libre Parole*, qui profita du scandale de Panama pour aussitôt dénoncer la finance juive. Sa mise au pilori des juifs sera portée à son paroxysme lors de l'affaire Dreyfus.

Directeur : EDOUARD DRUMONT

POURQUOI  
ON EN  
PARLE ?

## L'ANTISÉMITISME N'A PAS BESOIN DE CÉLINE

L'annonce d'une prochaine édition des pamphlets de Céline a soulevé un tollé qui a conduit les éditions Gallimard à suspendre le projet. Mais l'antisémitisme de Céline se situait dans le droit-fil d'une abondante littérature, dont les rééditions sont jugées nécessaires à la connaissance de l'histoire. La polémique soulevée par l'annonce de l'édition des pamphlets tenait moins au caractère particulièrement violent de Céline qu'au retour violent de l'antisémitisme dans la société française. Comme l'on sait, la haine ne se contente pas d'alimenter les sites Internet. L'antisémitisme n'est plus l'idéologie naturelle de la droite nationaliste, mais celle d'un islamisme politique, qui ne prend plus la peine de l'habiller d'antisionisme. L'annonce de la réparation de pamphlets antisémites meurtriers, à quelques jours de l'anniversaire du massacre des clients du magasin caché de la porte de Vincennes, a été vécue comme une provocation. Des juifs ont été assassinés en France parce que juifs, qu'ils soient victimes de crimes crapuleux comme Ilan Halimi ou du terrorisme comme les enfants et le professeur de l'école juive de Toulouse et les clients de l'épicerie de la porte de Vincennes. Ce contexte ne permet évidemment pas de traiter les appels au meurtre signés par Céline comme s'ils relevaient simplement de l'histoire. Le terrorisme a rendu son actualité à l'Occupation et à la Shoah. ■

ebecasis / leemage

> décide. Mais, individuellement, un juif pouvait abjurer, l'Église acceptait les conversions. Ainsi l'Inquisition espagnole de 1492 donnait-elle le choix entre la conversion et le bûcher. Edmond de Goncourt s'intéresse fort peu à la religion. Il rend compte de découvertes biologiques stupéfiantes : « Chez les sémites, le cerveau ne se développerait que jusqu'à 25 ans. Chez les Aryens ce développement continue plus longtemps. » Le beau monde que fréquente Goncourt bruit de conversations raffinées, rapportées dans le fameux journal, qu'Edmond se fait un devoir de tenir à jour depuis la mort de son frère Jules en 1870. Il note ainsi, en 1895, une fine réflexion de Mme Daudet, à propos des livres pour les garçons et même pour les filles, depuis la seconde loi Jules Ferry : « Chaque fois qu'un républicain rouge ou juif écrit un de ces petits traités, le gouvernement veut aussitôt lui faire cadeau d'une vente de plusieurs milliers d'exemplaires. » Le but de cette affreuse école publique est donc d'enrichir les rouges et les juifs... Fine mouche, cette Mme Daudet, née Julia Allard, qui tient salon chaque jeudi à Paris. On est antisémite chez les Daudet, mais le fils d'Alphonse et Julia, Léon Daudet, a tout de même son ami juif, Marcel Proust. Le salon de Mme Daudet inspire peut-être celui de Mme Verdurin dans *la Recherche du temps perdu*. Mode oblige, on y est antidreyfusard jusqu'à ce que l'esprit du temps inverse le courant dominant.

## Puissance idéologique et culturelle

Chez les Daudet et plus généralement dans le Paris littéraire, l'Affaire dessine une ligne de fracture. Zola cesse d'être fréquentable après la publication de *l'accuse*, en 1898, avec pour circonstance aggravante de publier dans *l'Aurore*, le journal de Clemenceau, qui est le premier homme politique à dénoncer clairement l'antisémitisme, l'odieux préjugé qui conduit à la condamnation aveugle d'un innocent. Or l'antisémitisme devient alors une sorte d'obligation intellectuelle, d'évidence, que partagent Henri Rochefort, journaliste républicain sous le second Empire, député classé à l'extrême gauche en 1870, puis boulangiste, et Maurice Barrès, l'écrivain à la mode que la critique a sacré « prince de la jeunesse ». Il n'y a pas, alors, d'antisémitisme léger, et pourtant il se porte comme un vêtement en vogue. Les juifs sont considérés comme une race, caractérisés par des traits physiques et psychologiques. Une thèse que l'abbé Grégoire avait donc réfutée en vain, en 1783, en présentant, devant l'Académie royale de Metz, son essai sur les moyens de rendre les juifs plus heureux et plus utiles à la France. L'ancien journaliste Rochefort ne se donne pas la peine d'enquêter sur Dreyfus. Zola et Clemenceau sont bien les seuls à étudier les pièces brandies par l'accusation et à rencontrer la famille du capitaine. Rochefort déverse sa haine sur les juifs et reprend à son compte les théories de Drumont. Les faits n'ont aucune importance. Barrès exprime d'un mot une pensée largement partagée dans le monde des



**CHARLES MAURRAS**, théoricien du nationalisme intégral, fonda le quotidien *l'Action française*, dans lequel Léon Daudet (à d.) exprima son nationalisme clérical. Ils furent tous deux les fers de lance du mouvement politique royaliste *Action française*.

lettres : « Dreyfus est coupable, je le déduis de sa race. » L'Affaire fournit le terreau sur lequel pousse un courant ultraréactionnaire qui dominera une bonne partie du monde littéraire pour les soixante années à venir.

C'est, bien sûr, *l'Action française*, quotidien fondé en 1898 par un petit groupe monarchiste. Charles Maurras en devient l'éditorialiste. Il pousse un peu plus loin le raisonnement de Barrès. Les preuves de l'innocence ou de la culpabilité de Dreyfus n'ont aucune importance. Il est juif donc coupable. Même si le bordereau est un faux, tous ceux qui défendent « cette canaille de D. » forment une cohorte de traîtres bons pour le peloton d'exécution. La République, cette « gueuse », est un système pourri parce qu'elle traite les juifs à égalité avec les Français, quand Maurras leur dénie toute humanité. Ils forment « une race maudite ». Léon Daudet rejoint Maurras à *l'Action française*, où il affirme un redoutable talent de polémiste. Le magistère qu'exerce le courant incarné par Maurras et Daudet est sans commune mesure avec le tirage relativement modeste du journal. Son influence grandit alors même que décline l'influence politique des monarchistes. L'antisémitisme, dogme absolu, survit à la découverte du véritable coupable des forfaits dont Dreyfus a été accusé à tort. Le colonel Henry, auteur du faux bordereau qui a valu dix ans de bagnes à Dreyfus, se tranche la gorge en prison. Maurras salue ce héros, justifie le faux avec une mauvaise foi extravagante, parce que cette manipulation a permis de dévoiler l'ennemi

véritable, le juif. Drumont va plus loin. *La Libre Parole* lance une souscription pour ériger un monument à Henry. On aura beau gracier puis réhabiliter Dreyfus, il n'est pas de juif innocent, les listes de signataires publiées dans *la Libre Parole* s'accompagnent de messages assassins. Dreyfus innocenté, le slogan dépourvu de toute ambiguïté demeure, les partisans de Drumont comme les Camelots du roy, maurrassiens, ne cesseront de crier « mort aux juifs ». Ces assassins n'en règnent pas moins sur le monde des lettres. Ils encaissent, certes, de cuisants échecs en ce domaine. *L'Action française* lance en pure perte une pétition contre la nomination d'Emile Durkheim à la Sorbonne. Le père de la sociologie moderne descend d'une lignée de rabbins, et, quoique lorrain, né à Epinal sous la ligne bleue des Vosges, il se voit traiter de « Boche » par *L'Action française*, comme Dreyfus, et, plus tard, Léon Blum. Le juif et le Boche se confondent, ils entendent détruire de l'intérieur la Sorbonne, temple de la pensée française, en y introduisant un enseignement fondé sur l'his-

## PARMI LES ANCIENS DISCIPLES DE MAURRAS, SEUL GEORGES BERNANOS EXPRIMA UN REPENTIR, EN CONSTATANT QUE HITLER AVAIT DÉSHONORÉ L'ANTISÉMITISME.

toire. En 1905, au terme de l'Affaire, les républicains dreyfusards ont conquis le pouvoir politique, Maurras et les siens s'affirment comme une puissance idéologique et culturelle. Certes, Léon Daudet, exécuter testamentaire désigné par Edmond de Goncourt, se distingue du polémiste Léon Daudet lorsqu'il organise l'Académie Goncourt. Il a le mérite de reconnaître les talents porteurs d'idées adverses, et bataillera pour faire décerner le prix à Marcel Proust, en 1919. Pour autant, l'union sacrée de 1914 n'entame nullement l'antisémitisme de *L'Action française*. Qu'importent les faits, décidément. Les Français se mêlent dans les tranchées, sans distinction d'origine ou de religion. Le nombre de juifs étrangers engagés dans l'armée française dépasse celui que l'on aurait obtenu par la conscription obligatoire. Mais, au sortir de la Grande Guerre, le juif demeure, pour Maurras, le traître par essence, le Boche. L'antisémitisme demeure une distinction littéraire. Il revient en force dans les crises de l'entre-deux guerres. Non content d'incarner le capitalisme, le juif porte le communisme par les premiers bolcheviks et le socialisme français par Léon Blum. Il est responsable de toutes les turpitudes intellectuelles, la psychanalyse par Freud, l'art contemporain par les galeristes et les acheteurs juifs. L'antisémitisme s'affiche toujours dans *L'Action française* et dans de nombreux journaux, souvent dirigés par des écrivains, comme *Gringoire*, dont le

directeur, Henri Béraud, écrit tranquillement : « Faut-il être antisémite ? En conscience, je réponds oui. » Quoi de plus naturel puisque « le juif est l'ennemi naturel de la France » ? Dreyfus était innocent, mais, pour le plus grand bonheur de Maurras et Béraud, on démasque un juif coupable en la personne de l'escroc Alexandre Stavisky. On crie de nouveau « mort aux juifs » dans les rues de Paris, lors des émeutes du 6 février 1934. Bien sûr, en France, le fascisme ne passera pas, et, au grand désespoir du député maurrassien Xavier Vallat, Léon Blum devient président du Conseil en mai 1936. Céline, qui ne s'était pas affirmé antisémite dans *Voyage au bout de la nuit*, prix Renaudot en 1932, publie *Bagatelles pour un massacre*, chez Denoël, en 1937. Une surprise désagréable pour la critique de gauche qui avait encensé le *Voyage*, quand Maurras le rangeait au rayon de la littérature décadente. Aragon avait fait publier Céline en URSS et l'avait convaincu de se rendre au pays des Soviets. Mais *Bagatelles pour un massacre* s'inscrit dans le droit-fil de l'antisémitisme éradicateur qui s'exprime, sans discontinuer, de Drumont à Maurras. Sauf que le triomphe d'Adolf Hitler en Allemagne fait passer le massacre des juifs du fantasme à la réalité. Mais qui associe le nouveau danger allemand et l'antisémitisme ? Certainement pas l'Académie française, qui accueille Charles Maurras, le 8 juin 1939, alors que la guerre semble inévitable.

### Collabos de plume

La défaite de la France donnera, pour Maurras, une divine surprise, la mort du régime républicain et la nomination de Pétain à la tête de l'Etat français. L'antisémitisme des nazis fait le bonheur d'une brochette d'écrivains, Paul Morand et Jacques Chardonne, dont la correspondance gorgée de haine dévoile les véritables raisons de leur engagement. Céline éructe et insiste. D'autres prennent des responsabilités directes, qui ne sont pas tous de médiocres plumitifs, comme Jean-Hérol Paquis. Ainsi de Robert Brasillach, qui transforme l'hebdomadaire littéraire *Je suis partout* en organe de délation nominale. Au moment des rafles de 1942, Robert Brasillach signe un éditorial pour supplier les Allemands : « N'oubliez pas les petits »... Ils n'ont pas oublié ! Brasillach condamné à mort, des écrivains signèrent une pétition pour réclamer sa grâce, au motif que les mots n'avaient pas tué directement... Ce qui sera, toujours, la ligne de défense des collabos de plume. Sauf, peut-être, Jean-Hérol Paquis, dont Céline affirme dans *Nord* qu'il était monté au peloton d'exécution, le 11 octobre 1945, en gémissant « Ils n'ont pas fusillé Céline ». S'il avait fallu exécuter tous les écrivains coupables d'antisémitisme mortel, l'Académie française serait devenue une nécropole. Car l'antisémitisme avait été une marque honorifique portée par tant d'écrivains, et, seul parmi les anciens disciples de Maurras, Georges Bernanos exprima un repentir, en constatant que Hitler avait déshonoré l'antisémitisme. ■ G.K.